



Guy Giraud : « Absolument tout peut être digéré et s'intégrer sans heurt au spectacle, il n'y a plus de marge. »

Bruxelles est devenue, pour beaucoup d'artistes internationaux, un lieu de travail et d'échanges particulièrement fructueux. Guy Giraud est originaire de Marseille, il est reconnu depuis peu dans l'Hexagone comme un des protagonistes de la nouvelle scène contemporaine. Ses œuvres commencent à prendre place dans plusieurs collections publiques en France et à l'étranger. Sa récente exposition chez Guy Ledune a permis au grand public de mieux connaître son travail. Agissant comme métaphore poétique d'une réalité, ses installations épurées dégagent un sentiment de calme et de sérénité. Cette économie de moyens nous touche directement. Elle est rarement exempte d'humour, comme dans la série des couvre-chefs faits avec les pages boursières du "Wall Street Journal". Les installations d'ouate synthétique, les chapeaux en papier-journal, les débris de cheveux, les recyclages de poussières, nous racontent tous à leur manière le continuum des choses de la vie, l'autre côté du miroir.

Entretien Lino Pologato et Guy Giraud. Flux News : Peux-tu m'expliquer pourquoi tu as choisi l'ouate synthétique comme matériau de travail ?

Guy Giraud : Ce n'est pas la première fois que je travaille avec des matériaux textiles, que ce soit des vêtements, des couvertures etc., des éléments qui ont une charge, une échelle corporelle, des choses liées à mon environnement familial. Ma femme travaille dans la confection... J'utilise souvent son savoir-faire et des matériaux issus de son milieu. Nous sommes le résultat d'une connexion entre des contextes domestiques, affectifs... et des contextes plus larges, économiques, sociaux etc. Tout cela participe à notre façon d'appréhender le quotidien, structure notre imaginaire et conditionne si l'on crée, nos créations. Disons, qu'avec l'ouate, il y a eu un déclic entre un long hiver solitaire passé dans l'atelier et ses qualités

matérielles. Elle avait la bonne résonance avec ce que je vivais à ce moment-là.

Flux News : Deux vecteurs très importants chez toi : le contexte domestique et le contexte économique. Comment as-tu débouché sur ces deux vecteurs de travail ? Es-tu parti d'une réflexion théorique ?

Guy Giraud : Le problème est toujours double. D'un côté, j'ai une réflexion théorique, très dure, sur l'objet d'art par rapport au milieu, ses échanges, et de l'autre, je conserve, malgré tout, un attachement à un travail plastique quasi artisanal, qui s'œuvre dans le silence et le secret de l'atelier. L'un et l'autre de ces pôles me sont nécessaires, mais ne fusionnent pas. Je travaille dans cette béance-là. Parfois, je suis un peu comme dans les films de Tex Avery, à cheval sur une scie sauteuse, obligé d'élasticité pour ne pas me fendre en deux. Je ne sais pas si ces deux pôles-là peuvent être réconciliables. L'un tente de panser les avanes, la vanité de l'autre. L'un et l'autre tentent un semblant d'unité dans une force dont le vecteur est la poésie, cette vieille dame aujourd'hui si désuète.

Flux News : Une force de quelle nature ?

Guy Giraud : Il y a des blessures... J'ai des relations très conflictuelles entre ces deux pôles : entre mon travail plastique et le mode économique qui est lié à cette pratique dans laquelle, tu es obligé de passer, sinon tu n'existes pas. Je connais parfaitement les rouages et l'aliénation du petit commerce des objets. Je connais aussi les aliénations que toute théorie suppose, son côté pesant, car souvent en-deçà ou au-delà de la vraie vie. Je crois que l'un et l'autre m'éclairent sur les ficelles, les coulisses et parfois aussi les impuissances de ces deux pôles. Seule, une forme poétique me semble capable de donner une unité à ce qui semble brisé, éclaté, distendu et peut synthétiser des énergies hétérogènes.

Flux News : Tu as présenté à la galerie Ledune des installations à partir de ce tapis ouaté que tu apprécies beaucoup. Parmi ces installations, il y en a une qui montre un moniteur TV à demi enseveli en dessous de plusieurs couches d'ouate. L'image entr'aperçue dans ce moniteur est une image neigeuse, est-ce une manière

pour toi de faire référence à la disparition de l'image ? Guy Giraud : Cela joue en effet sur l'envelissement. Je calfeutre et je le filtre. Je mets une distance.

Flux News : C'est typiquement beuysien comme démarche... Guy Giraud : À part que chez Beuys, les éléments ont une charge symbolique très forte et très guidée, il n'y a pas de flottement. Il y a quand même chez lui, une idée propre à chaque matériau : le cuivre comme conducteur d'énergie, le lièvre comme symbole de la résurrection, etc. Alors qu'ici, le matériel génère d'abord des images et ses images m'aident à créer une ambiance poétique. Dans le cas de cette expo, le climat est hivernal, un "paysage" sous la neige, la tonalité est silencieuse, la ouate blanche est le ma-

avoir échoué dans leur volonté de transformer le monde. Si on pense bien entendu que cela est le but de ce que l'on nomme "les avant-gardes". En tout cas, elles n'ont pas sauvé les Indiens d'Amazonie, ni les séquoias géants, ni au cours de ce siècle, sorti l'occident de ses effroyables turpitudes, à ce que je sache... Maintenant, je veux dire qu'il n'y a pas besoin d'être artiste pour s'impliquer dans une activité militante, des tas de gens le font, qu'ils soient charcutiers, chômeurs, enseignants... Il faut bien comprendre que les buts de l'art sont beaucoup plus humbles. Dans l'expo, j'ai porté l'image à un seuil limite, j'ai réduit le bavardage au minimum, avec juste l'humble volonté de pouvoir happer le spectateur dans mon univers et cela sans lui faire la leçon. Laissons un peu de

est l'unique garant... Alors tu comprends que l'art social et politique en vogue me fait bien marrer, puisqu'il est lui-même bouffé jusqu'au trognon par l'hégémonie économique ambiante qui le dorlote et lui flatte le bas des reins. Je te dirais comme Diogène, avant de vouloir soigner les autres, il faut d'abord se soigner soi-même.

Flux News : Tu utilises les pages du "Wall Street Journal" comme un support poétique ? L'économie devient, chez toi, un médium esthétique ? Y a-t-il, un sens qui se dégage derrière tout cela ? Hormis paradoxalement l'aspect esthétique et critique, il y a le monde de la bourse, des fluctuations des cours, des flux économiques... et derrière tout cela, il y a une ironie ?

Guy Giraud : En fait, c'est la mise en présence et en conflit de différentes échelles de temps, de production, de modes de capitalisation qui m'intéressent. Mais pas obligatoirement en terme d'utilité. Le temps perdu, le temps du pas grand-chose, la capitalisation de miettes de vie me nourrissent aussi.

Flux News : Que veux-tu faire passer comme message ? Je pense aux chapeaux que tu as confectionnés avec les pages du "Wall Street Journal" ?

Guy Giraud : Je pensais à une phrase de Descartes qui disait en gros : si je regarde dans la rue du haut d'une fenêtre, je vois passer des chapeaux. Mais, en fait, il faut bien penser que dessous ces chapeaux, il y a des hommes. Sous le chapeau fabriqué dans les pages de cotation en bourse du "Wall Street Journal", j'ai mis un homme. Les litaines boursières sont très abstraites pour le non-initié, on ne maîtrise pas vraiment leurs enjeux, leurs dimensions. La bourse, c'est une entité impalpable comme dieu, et ce dieu a aussi ses prêtres, ses messes, son mystère, ses initiés. Faire avec les pages de cotation un couvre-chef c'était leurs redonner une échelle humaine et en même temps plier la litanie à ma petite économie artisanale de

survie, reconvertir son flot, pour moi, dans une économie qui m'est concrète, faire retomber un peu de son avoir dans mon escarcelle. L'ironie, c'est d'en avoir un jour vendu un sonnante et rébuchant ; c'était bien la première fois que la bourse me rapportait quelques menus dividendes. De la fraîche comme on dit, tout droit descendue de l'Olympe!

Flux News : C'est de la poésie. Je pensais qu'il y avait une attitude très critique par rapport à un système, une espèce de démontage d'un mécanisme complètement absurde ?

Guy Giraud : Disons, que cela n'est pas une démonstration, on pourrait, alors, se contenter d'écrire sur un mur : "la spéculation boursière, nous tue" ou "bourse = usine à gazer", et l'affaire est réglée, la position est prise. Par un enchaînement d'actes, je voulais redonner une échelle humaine à cette chose-là, en la mettant à ma mesure, au pas de ma réalité, à une échelle qui nous est à nouveau commune. Puis, la poésie surgit quand elle déborde l'ordonnance de cette chaîne d'actes pour donner une unité qui se matérialise dans un objet, pourtant issu de divers conflits.

Flux News : Il y a dans ton travail un versant anthropologique avec ce rapport continu au corps, à l'humain. Toujours ce besoin de recentrer le propos ?

Guy Giraud : Le corps, ses sensations, ses actes, son échelle est ce qui m'est le plus immédiat. J'ai toujours produit un travail à la mesure de ses possibilités et de ses limites. Je n'ai jamais pu, ni su produire des choses monumentales, la plupart du temps mes objets ont une échelle banale, mobilière, donc, rien de spectaculaire. Difficile avec ma façon de travailler de répondre aux exigences d'espaces démesurés, genre "hangar à bananes" que sont les nouveaux lieux d'expositions. Enfin, ce n'est pas pour moi un problème que "d'autres en tâtent". Je ne tiens pas à répondre à cette industrielle culture, ni à l'idéologie faisandée qu'elle contient et maintient. Je veux dire que cette industrialisation de la culture est parfaitement en osmose avec la spéculation boursière débridée que l'on vit à l'heure actuelle, toute cette économie capitaliste parasitaire qui bousille les ressources de



guy Giraud, installation galerie Guy Ledune

tériau qui permet cette métaphore. Il amortit les bruits, les images du monde extérieur. Il donne une vision diaphane du monde, c'est un monde qui a pris froid et a perdu de sa netteté. En cela, il ne s'agit pas d'un "paysage" au sens classique du terme puisqu'il n'est pas descriptif, il est juste évoqué. Le matériau est ambigu, il dégage une sensation froide, silencieuse presque austère et dans un même temps, cet univers nous paraît douillet, familial et malgré sa banalité, il arrive à produire une impression féérique. Ma logique n'est pas la même que chez Beuys. Cela vient du fait que mon travail est avant tout structuré sur des agencements très proches de ceux usités dans la poésie.

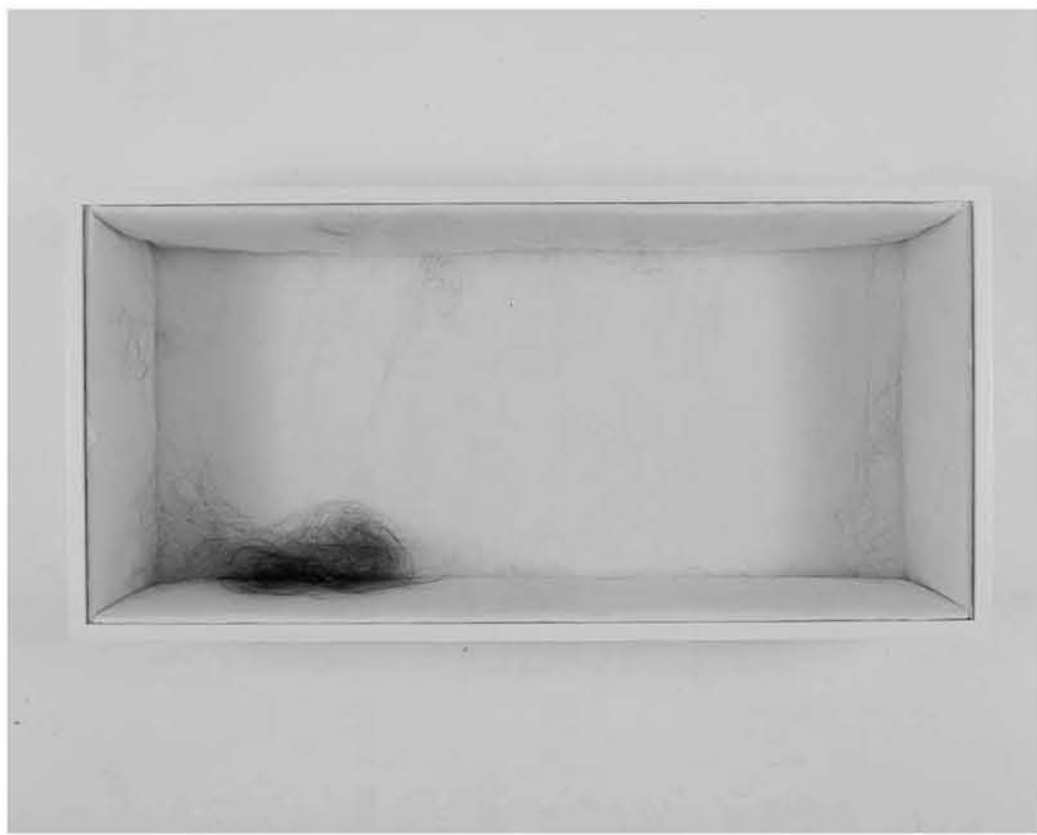
Flux News : L'éthique et l'esthétique jouent un rôle : il y a, quand même, dans ton travail, une mise en scène très étudiée qui met en relation deux phénomènes qui ont trait à notre vécu, à notre conditionnement de l'image. C'est un signal d'avertissement par rapport à une situation qui devient un peu conflictuelle, quelque part ?

Guy Giraud : Oui. Le problème de l'image, c'est qu'il y en a partout. L'image, c'est ce qui se multiplie comme les lapins. Elles sont partout présentes. Il y a sans cesse surenchère, cela produit un trop plein qui finit par les niveler toutes, elles sont très bavardes et sont souvent réduites à des syntaxes des plus primaires, celles de la pub, par exemple, mais n'ont plus de ton juste, elles en disent souvent trop et mal. Alors, je ne sais pas si les images sont capables d'emmener une réflexion critique et de problématiser quelque chose. D'ailleurs même, si l'art contemporain est capable aujourd'hui d'être un des moteurs d'une réflexion véritablement critique sur notre société, est-ce même, véritablement son problème? Absolument tout, maintenant, peut être digéré et s'intégrer sans heurt au spectacle, il n'y a plus de marge. Les musées, les centres d'arts sont de plus en plus des disneylands boulimiques avec cette petite valeur ajoutée qui leur sert encore d'alibi, la culture. Là, le problème dépasse de loin celui d'images, pas images, conceptuelles ou pas, ou les choix dans les "ismes". Toutes ces catégories me semblent

place au libre arbitre de chacun au lieu de tout décider à sa place. Faisons un peu confiance. Notre monde manque de confiance, non ?

Flux News : La bonne attitude est de se mettre à contre-courant en se dégageant de ce trop plein ?

Guy Giraud : Oui, déjà, parler de poésie, c'est un peu intempestif par rapport au contexte de notre époque, non ? Peut-on arriver à fabriquer quelque chose qui pourrait créer un univers encore particulier et vivifiant même s'il s'agit d'une chose qui préfère se situer dans le petit, sur les bordures des marges, des autoroutes plutôt que sur la "highway"... Des endroits peu spectaculaires où les polices de l'époque n'exercent pas de contrôle. Le petit demande de la vigilance, d'être attentif et permet, je l'espère de résister à une consommation facile, immédiate, massifiante et bêtifiante. Je veux dire que si l'on ne veut pas tendre l'oreille, si l'on ne veut pas prendre le temps pour écouter, voir des choses infimes, on n'a rien compris. Un univers poétique produit par un individu nécessite pour être approché un minimum de temps et de l'attention, sinon, le partage ne s'opère pas. Avoir une vraie attention à des univers qui ne sont pas a priori nôtres donne la possibilité d'un vivre-ensemble, cela me semble un pas décisif vers toute question d'ordre éthique. C'est peut-être là, qu'on touche aussi à l'essence du politique et c'est là que l'art, sous son mode particulier d'appréhender le monde peut avoir une responsabilité publique et politique. Mais il nous faut pour cela encore avoir des oreilles pour les autres, entendre leurs chuchotements et même ce qui se tait. On voit bien que les artistes s'intéressent de moins en moins à la production des autres, non pas par paresse ou je ne sais quoi, mais plutôt parce qu'ils n'ont rien à foutre de ce qui n'est pas eux. La limite, c'est leur individualité propre en guerre contre toutes les autres. Tout ce qui n'est pas moi m'emmerde! Cette lutte des individus contre tous les autres est la plus belle réussite du capitalisme, elle a produit des clones à tire-larigot tout en cultivant en chacun de nous le mythe que rien n'est plus sacré pour ce système que notre individualité propre et les libertés qui en découlent, et que ce système en



suite page 13

la planète et est prête à bousiller la moitié de son humanité si cela lui est nécessaire. Ce système n'a aucune éthique, il hait l'éthique, puisque, c'est une entrave à ses agissements, à son expansion, sa liberté d'entreprendre, et il faudrait un peu arrêter de croire que les domaines de la culture sont des réserves qui échappent à ce ravage. On ne peut plus poser la question de l'esthétique comme on la posait au 18e siècle : l'œuvre comme pure contemplation, comme pratique d'un savoir désintéressé, d'une chose belle par elle-même pour elle-même. Nous avons irrémédiablement quitté la philosophie des Lumières, où les œuvres d'art avaient une essence presque divine. Époque où l'idée de l'esthétique avait beaucoup de connivence avec la pensée théologique. Pour évaluer le beau, il n'y avait pas besoin de l'évaluer en termes de critères ou de grille de lecture : le beau l'était dans l'absolu, comme dieu. Il n'avait pas besoin de démonstration. Cela dépassait la raison.

Flux News: Cette vieille idée du beau n'a plus cours : on ne peut plus parler de l'esthétique sur un idéalisme du 18e siècle, comme les Lumières le concevaient?

Guy Giraud: Oui. D'où l'embarras actuel pour évaluer la qualité ou la non-qualité d'une œuvre, on peut dire par contre qu'elle est pertinente ou pas et encore... L'art s'est aussi accaparé au fil de ce siècle des catégories de savoir autres que le dessin, la sculpture, la peinture. Ce qui a profondément modifié l'usage et la perception qu'on a de ces anciennes pratiques.

Flux News: L'art contemporain s'accapare, détourne et s'approprie, c'est une vieille chanson...

Guy Giraud: L'art s'est approprié dans le temps des nouvelles catégories de savoir, mais cela ne veut pas dire qu'il est plus efficace à régler les problèmes de notre monde. Et cela, pas, parce qu'il s'est approprié ces nouvelles catégories de savoir de manière superficielle et désordonnée, mais parce que peut-être celles-ci partagent avec l'art les mêmes impuissances. Contrairement à ce que pensent quelques vieux grincheux pétris de nostalgie, l'art actuel, par l'annexion de ces autres catégories de savoir, n'a jamais été aussi riche et diversifié. Cette richesse peut être opérante si on la dissocie des pratiques consuméristes. L'art ne poursuit pas les mêmes buts qu'un holding en assurances. Flux News: Il y a dans ton travail cette espèce de "container" à cheveux, un petit reliquaire protégé d'une vitre qui est tapissé de tissu blanc ; les cheveux flottent un peu sur les parois. Cela fait penser, non pas à Descartes, mais plutôt à la physique quantique et à "L'élevage de poussière" de Duchamp, cet attrait pour les poils. Guy Giraud: Les "containers" à cheveux sont simplement des portraits. Chacune des boîtes porte le prénom des personnes qui m'ont offert un reste, un "reliquat" d'eux-mêmes. Ces personnes font parties de mon entourage, c'est curieux, mais je ressens cet échange comme un rituel quasi religieux. J'ai fait aussi dans le même temps des pièces avec des moutons, des poussières. Lorsque l'on balaye, il y a toujours des cheveux, des espèces d'amas avec des cheveux, des poussières. Je suis un homme d'intérieur. C'est moi qui m'occupe des tâches ménagères. (Rires)

Flux News : Ce n'est donc pas pour construire une théorie, cela fait plutôt référence à ton statut de travailleur ménager.

Guy Giraud : Balayer, laver, ranger sont des tâches qui arrivent à m'absorber complètement ; la concentration que j'ai dans ces moments là, m'étonne. Puis, récupérer ces actes modestes et leurs résidus, c'est un bel éloge fait au temps, à notre fragilité, ça bouscule un peu notre vanité. C'est toujours aussi drôle, lorsqu'on voit que l'on vend une pièce de mouton, issue d'une basse besogne. Je veux dire, la disproportion que peut prendre une valeur dans ce cas. Se couper les cheveux, se couper les ongles, balayer : ce sont divers rituels d'une vie domestique, des scansionnements concrets du temps. La bourse, au contraire, ce sont des rituels d'une économie abstraite et mondiale, ça dépasse de loin mon univers domestique, la maîtrise que je peux avoir des choses. Et pourtant, dans mon travail, ces différentes échelles sont en connexion. Je ne veux surtout pas dire qu'elles s'équivalent, par la création elles trouvent un continuum. Flux News : Tous les objets ont pour toi un rapport direct avec la notion de temps. De quel temps s'agit-il, le temps qui passe ou le temps présent?

Guy Giraud : L'économie a une incidence sur l'espace et le temps extrêmement forte. C'est une économie qui va tellement vite! La marchandise

participe aussi d'un espace-temps extrêmement rapide. La fabrication, la vente, la diffusion, l'achat sont maintenant des opérations qui se passent en un même temps et cela permet de dégager un maximum d'avoir dans un temps record. Alors que dans mon travail, il y a quelque chose qui est de l'ordre du ralentissement. Fabriquer quelque chose, ou par exemple, lire un livre de philosophie, comprendre son contenu demande plus de temps que le trajet terre-lune ou l'envoi d'un message au fin fond de la Chine. L'atelier, sa vie me permet une mise à l'écart nécessaire à la bonne santé de ma réflexion. Ce que je veux, c'est appeler les gens à un ralentissement du temps et à tendre l'oreille. Notre époque a quelque chose de paradoxal; d'un côté les ressources, les possibilités pour s'informer sont illimitées et immédiates, et de l'autre elle a une capacité d'amnésie jamais atteinte. La rotation des échanges économiques a atteint une vitesse si vertigineuse que le savoir, celui, par exemple contenu dans un objet d'art, n'a plus de place, parce que l'acquisition d'un savoir demande du temps et ces trop hautes vitesses le désintègrent.

Flux News : Pourquoi encore ce besoin de créer des objets? Pourquoi, ne pas simplement s'attarder sur l'éthique, et se contenter tout simplement d'être-là?

Guy Giraud: Bien sûr, on pourrait se contenter simplement d'être-là, un peu comme un maître zen. C'est une vieille utopie que de vouloir se réaliser dans la vie tout comme une œuvre d'art. Mais pour en arriver là, il faudrait une gigantesque révolution de la mentalité de chacun pour que puissent se réformer l'ensemble des structures de notre société, et on en est bien loin. Il faudrait que le simple fait de respirer devienne une suprême valeur. A ce moment ..., oui, la fabrication d'un objet d'art n'aura plus de raison d'être. Admettons, par exemple, qu'on file 45-47 mille francs par mois à tout le monde, artistes compris. Qui ne veut pas travailler ne travaille pas ; qui veut boire des bières en boit; qui veut faire des bateaux en allumettes en fait ; qui veut faire de l'art en fait ou n'en fait pas, c'est son affaire. Je pense que cela changerait complètement le rapport à l'art, aux artistes, et à l'économie en général. Est-ce que, si je gagne 47 mille francs par mois, j'ai encore la nécessité de passer par des galeries, de passer par un réseau marchand, tel qu'il est constitué? Peut-être pas, j'irais faire du voilier à Marseille. (Rires) Je montrerais des pièces chez moi, entre amis. Les artistes organiseraient d'autres types de réseaux qui seraient dégagés des circuits traditionnels marchands et de la hiérarchisation qu'ils impliquent.

Flux News: Ces 47 mille francs, tu pourrais les gagner en travaillant, ce qui te permettrait d'assurer ta liberté?

Guy Giraud: Non! Ce n'est pas la même chose. J'ai travaillé pendant huit ans comme enseignant d'abord dans une petite école très bizarre, puis dans les banlieues des quartiers nord de Marseille. Cette activité devenait à la longue aliénante. Lorsque je travaillais, je gérais une économie par ce travail, mais je n'étais pas entièrement disponible pour ce que j'aime le plus. Par la suite, j'ai eu l'occasion, en vendant un peu, en ayant des bourses, d'être dégagé de ça. Cela m'a permis d'être plus concentré sur ma pratique artistique. Je n'ai jamais autant lu, je n'ai jamais autant écrit depuis. J'ai eu mieux le temps de reformuler les choses, d'être plus investi...D'un autre côté je ne regrette pas mes longues années passées en qualité d'enseignant, j'ai décroché quand cela devenait pesant, quand j'ai senti une usure et qu'on finit par faire cela de manière somnambulique, sans passion. Je ne pense pas que quand on a passé sa journée au boulot, à travailler dans un supermarché, à décharger les camions, on a la tête à faire de l'art. Lorsqu'on arrive à dégager un temps qui est gratuit, un temps de pure perte, il faut pleinement en profiter pour peaufiner ses possibilités. C'est une chose extraordinaire, c'est de l'or!

Flux News : Beaucoup d'artistes travaillent de temps en temps pour survivre ou sont professeurs, ça les arrange...

Guy Giraud : La survie, c'est toujours une chose misérable. J'ai entendu des curateurs dire en frémissant: " On connaît tel artiste qui pour vivre est dealer". Ca fait frémir le petit bourgeois, mais ce type, si on réfléchit un peu, participe à la même

économie de merde, la même économie parasitaire qu'ils voudraient justement dénoncer. Si l'une (économie légale) est légitime, l'autre ne l'est pas, c'est-à-dire que l'une a la loi et la légalité de son côté, et l'autre ne l'a pas. C'est la seule différence. Autrement, c'est la même violence, la même bêtise, c'est la même économie de mort qui est à l'œuvre. Ce n'est pas non plus en disant : "Nous, en tant que curateurs, on s'en fout des artistes surtout de ceux qui sont professionnels. On va aller chercher n'importe qui pour faire vocation d'artiste le temps de l'exposition". En économie, cette façon de fonctionner s'appelle la flexibilité : on prend, on se sert, puis on jette le quidam. Enfin, les curateurs ne choisissent pas n'importe qui. Ce sont souvent des architectes, des gens de la mode, du show... ou des stars du porno réinvesties dans l'art, des gens plus ou moins liés en fait au vaste staff du spectacle. Je crois me souvenir que lorsqu'il y a eu cette grosse exposition "Les Magiciens de la Terre". Il y a eu une discussion: "Est-ce que l'on fait rentrer dans l'exposition, du côté occidental, des gens provenant de l'art brut?" Au final, ces pratiques n'ont pas été intégrées. N'ont été sélectionnés que les artistes occidentaux appartenant au AC 40 du moment. La critique des modes occidentaux de représentation et leurs dominances n'a pas eu lieu.

Flux News : L'exotisme local n'est pas encore intégré dans les circuits officiels...

Guy Giraud : Ça, vraiment ça serait superbranché! Par contre, les exotismes lointains le sont, plus ou moins. Pour le moment à Beaubourg, les tableaux des artistes africains ne sont pas encore montrés à côté des œuvres de Richter.

Il y a encore des discussions pour savoir à quelle catégorie les intégrer. Est-ce que l'Afrique appartient à l'histoire de l'art telle que la définit l'occident?

Flux News : Qu'est-ce que tu penses de ce phénomène "d'annexion" de quelques artistes africains qui, pour la plupart, vivent en Europe ou aux Etats-Unis? Est-ce que l'exotisme, aujourd'hui; ce n'est pas, d'aller chercher un artiste local qui fait son boulot?

Guy Giraud : Je discutais l'autre jour avec un curateur à Bruxelles qui me disait: " Moi, je ne m'intéresse pas à la scène locale". Je lui ai répondu: "Moi, je ne suis pas local, je viens d'ailleurs; toi, tu l'es pour moi". Le local et le global sont eux aussi des problèmes d'échelle et d'évaluation, au-

trement plus complexe que l'exotisme facile qui voit dans l'ailleurs son pré plus vert. Disons que, ces gens-là (les curateurs), ont besoin de chevaucher des marchandises qui tournent internationalement, cela les valorise, les sécurise, leur permet d'être dans le coup, de faire carrière et d'accroître leur salaire ; ils jouent leurs points-retraite, c'est "humain trop humain" comme le disait l'autre. Aux fous de répondre aux questions fondamentales comme toujours!

Flux News: Est-ce que l'artiste n'est pas piégé par ce phénomène de récupération? N'êtes-vous pas devenu pour certains curateurs une marchandise exotique que l'on fait tourner dans un circuit?

Guy Giraud: Je pense que de toute façon on est piégé, soit tu es "in", soit tu es "out", le système ne fait pas dans la nuance, ni dans la dentelle. Quant à la marchandise, son commerce, c'est elle qui est universelle, pas les hommes qui les ont produites, ni leurs idées. Un homme, une idée sur l'échelle des valeurs de l'avoir, ça vaut peau de balle, c'est du jetable. C'est clair que si je n'avais pas mon petit pied dans le "in", je n'aurais pas accès à la parole, mais je ne suis pas prêt à faire n'importe quoi pour cela. Si cela m'arrive, rafraîchis-moi la mémoire...

Flux News: Comment faire pour que l'œuvre devienne une conscience du monde qui ne soit pas une répétition imbécile du symptôme de la marchandise, ton travail dégage malgré tout une connotation muséale?

Guy Giraud: C'est la question de l'autonomie de l'œuvre d'art. Je me pose souvent la question. Est-ce que l'œuvre d'art, en tant que geste créatif, peut avoir une autonomie? Et peut-elle dans sa matérialité même, porter justement cette autonomie de la création, concentrer en elle cette conscience du monde, qu'elle soit au musée ou en tout autre lieu, de petite taille ou énorme? Peut-on échapper au conditionnement du lieu, sauver et sauvegarder son aspect désintéressé? Je te dirais, en ce qui concerne la pensée, il en va de même. Une pensée tarte dite " au café du commerce ", peut être atténuée par le lieu mais, elle n'en est pas moins tarte et le sera autant inscrite dans un grand quotidien. Le musée m'ennuie quand il se substitue à la création ou quand l'avoir, le "combien ça pèse" l'obnubilise... Il m'ennuie aussi moralement dans le cas où il déménage la terrasse d'un café, ou les rayons du supermarché dans son antre et que pour faire plus vivant, il paie quelques "schtroumpfs" pour l'animer. Tout cela est pour moi bien plus mort que la plus morte des natures mortes, puisque là, c'est plus la réalité marchande qui dissout l'art dans sa totalité, que l'inverse. Autrement, je n'ai pas de problème avec le musée, j'y vais encore souvent, ça fait quand même du bien de voir un Jérôme Bosch, de temps à autre...



chapeau journaux de bourse

L'esthétique du désert à la Fondation Cartier



Andrei Ujica, 2 Pasolini, juin 2000

Trente cinq artistes en confrontation : deux directions se croisent, un ensemble de photo du XIXe siècle, quelques accents lyriques et conformes à l'esprit documentaire de l'époque, et une dizaine de commandes passées à des photographes, cinéastes et vidéastes actuels. Ces multiples commandes ont permis à tous ces artistes de ramener des images de déserts dans le monde. Entre l'aspect contemplatif et méditatif, cher aux photographes sentimentalistes (Burckhard, Michael Light), se mêle des photographes plus radicaux qui utilisent le plus souvent la photo comme témoignage ou document (William Eggleston, Lee Friedlander. Il est difficile de faire des choix, le désert reste un sujet éminemment subjectif pour tout un chacun. Quelques petites merveilles jalonnent ce parcours, elles sont à découvrir à petites doses en prenant son temps, le confort optimal de lecture est particulièrement mis en évidence par l'architecture du lieu, les salles de projections sont particulièrement propices à ce genre de réceptivité face à l'œuvre. Le film d'Andrei Ujica sur Pasolini en est l'exemple même. Le cinéaste sort de l'ombre «Sopraluoghi in Palestina», (un reportage tourné lors d'un voyage de Pasolini dans le désert de Judée en vue de la préparation de «L'Evangile selon Mathieu») et en fait un nouveau montage de style «patchwork» en procédant à la technique du copier/coller. Je me demande si Pasolini aurait vraiment apprécié ce genre de récupération sous forme d'hommage. Ceci-dit, l'étonnante fraîcheur du film est due en grande partie au commentaire spontané et direct utilisé par le cinéaste pour donner vie à des images tournées par un caméraman de la télévision italienne. On prend conscience qu'une grande partie de la magie Pasolinienne provient de cette voix off qui se fait incarnation d'un corps absent. Pasolini s'adressant au père qui l'accompagnait : « Ce que vous appelez le spirituel, je l'appelle l'esthétique. » En partant de «Sopraluoghi», Ujica réactive le mythe Pasolinien. Un vibrant hommage qui mérite mille fois le déplacement...

Jusqu'au 5/11, Fondation Cartier, 261, Bd Raspail, Paris 14e, rens. T.: +33142185650
Un beau catalogue avec un texte de Virilio accompagne l'exposition.